

## **DOMINIQUE MANOTTI**

### **Alexandre Clément**

En quelques titres, Dominique Manotti est devenu un auteur de romans noirs de premier plan. Ses tirages sont importants, elle est traduite en plusieurs langues. Bref elle est devenue un auteur à succès dont la critique a aussi reconnu le talent.

Enseignant l'histoire économique à l'Université, née en 1942, elle est venue tardivement à l'écriture de polars, après une carrière à l'université. Écrivain engagé, de son propre aveu, elle a vécu cette conversion comme une manière de continuer le combat politique par d'autres voies. Elle se définit elle-même comme *une romancière par désespoir* et non pas par vocation, considérant qu'après l'arrivée de François Mitterrand aux affaires, les possibilités de changer la société en profondeur ont disparu pour longtemps. Mais il n'est pas obligatoire de partager son pessimisme pour apprécier ses ouvrages.

C'est donc un auteur qui est très engagé. Pour autant, même si au début elle s'est inscrite dans cette voie, elle est finalement assez décalée par rapport aux auteurs du néo-polar

qu'on a vu apparaître dans les années soixante-dix et dont la vogue persistante s'étend jusqu'à aujourd'hui, même pour des auteurs aussi faibles que Manchette et Izzo. La raison en est simple, c'est que si Manotti revendique ses engagements avec force, ceux-ci ne recouvrent pas totalement son sujet. Quand on lit Manchette ou Izzo, il y a d'abord le fait que ce sont des auteurs qui se moquent complètement du réalisme de leurs histoires, et c'est justement cela qui affaiblit leur message et le rend inaudible ou artificiel. À l'inverse Manotti, mais cela lui vient peut-être du fait qu'elle a été historienne, procède par une accumulation de faits et de détails très réalistes qui lui permettent de donner du corps et de la vraisemblance à son message.



Ce n'est pas un hasard si Manotti apparaît sur « le marché » du roman noir au moment où justement le néo-polar fait faillite en même temps que la Série Noire qui en fut la maison mère. Mais aussi au moment où le style hyperréaliste qui s'est développé depuis longtemps aux Etats-Unis est en train de gagner la France.

On remarquera que c'est à partir de ce moment là que Thierry Jonquet va changer dans sa manière de travailler et va enfin écrire des livres intéressants après s'être laissé aller à cette paresse trotskiste qui consiste à croire que le message brut est toujours plus important que ses modalités d'expression, ou que les lecteurs sont tellement stupide qu'il faille leur mettre les points sur les i pour qu'ils comprennent.

Elle insiste beaucoup sur son absence de vocation. Ce qui veut dire qu'elle écrit pour d'autre raison que d'avoir le statut social de l'écrivain et qu'elle pense que c'est aussi pour elle une manière de survivre à travers le chaos et aussi de témoigner. Cette « absence de vocation » explique certainement que ses ouvrages soient écrits dans un style plutôt sec, sans fioriture. De ce point de vue, on pourrait dire qu'elle se

situe dans la meilleure tradition du roman noir américain.

Les romans de Dominique Manotti ont également une autre caractéristique. Ils sont très violents, mais pas d'une manière fantasmée et allégorique, et dominé par une sexualité proche de la bestialité. La description de scènes de tortures ou de meurtres ne laisse rien dans l'ombre pour le lecteur. D'une manière ou d'une autre, il y a toujours quelque chose de sulfureux et de sadique dans ses ouvrages.

Ce goût pour le scabreux se cache cependant derrière une approche presque journalistique. Souvent les romans sont écrits au présent. Entrecoupés de phrases sans verbe qui aussi bien accélèrent le rythme et lui donne un côté un peu impersonnel volontaire : comme résultant d'une observation clinique.

Cette impression de « regard froid » est d'ailleurs renforcée par la chronologie des romans. Tout est daté, organisé suivant l'heure des événements. Cette approche lui permet le plus souvent de décrire les méandres d'une affaire, sans omettre les détails, et en conservant le fil de l'intrigue. C'est notamment le cas dans la trilogie du commissaire Daquin.

De nombreux aspects de l'œuvre de Manotti sont marqués par cette culture communiste d'où très certainement elle vient. Et parfois cette volonté de « regard froid » dont je viens de parler rappelle, toutes proportions gardées, Roger Vailland. On retrouve cette approche politique, mais un peu plus désenchantée dans *Lorraine connection* où la description de la condition ouvrière est remarquable. L'opposition entre les « capitalistes » et les ouvriers rappelant aussi bien 325 000 francs que *Beau Masque*. On peut aller un peu plus loin : le sadisme et le libertinage qui sont permanents dans l'œuvre de Manotti, renvoient à la lecture des auteurs du XVIIIème siècle par Roger Vailland, notamment à son analyse de Choderlos de Laclos. Les hommes politiques apparaissent très vicieux et ont besoin de cette perversité pour réaliser leurs pulsions sexuelles.

Manotti ne s'est pourtant pas lancée comme ça dans le roman policier. Elle connaît ses classiques, et elle a sûrement passé beaucoup de temps à en lire. Tout comme il est évident qu'elle puise une partie de son inspiration dans le cinéma. Egalement elle a compris qu'elle devait s'inventer un style pour arriver à percer sur le marché très encombré du roman noir.

Ce sera chose faite en deux sens : d'abord une écriture sèche et sans fioriture, un peu dans le genre d'un compte rendu de presse. Ensuite une utilisation des détails qui donne de la crédibilité à sa dénonciation générale de la corruption : elle a cette capacité à mêler d'une manière crédible des faits avérés et la fiction.

Dans la plupart de ses ouvrages, on trouve une description minutieuse du monde du travail qui est la victime expiatoire de cette frénésie pour l'argent qu'on nomme mondialisation. Que ce soit le travail légal ou le travail clandestin. Mais ce travail a rarement un côté héroïque et valorisant. C'est même l'inverse. C'est la démonstration de l'asservissement d'une époque maudite. Il y a également cette description minutieuse des enquêtes de police qu'on découvre au fur et à mesure que l'histoire avance. Avec ses imbrications, ses luttes entre les services, mais aussi les hésitations et les hasards. Il y a tout de même un parti pris chez Manotti : les méchants sont punis. Est-ce une manière de donner encore un peu d'espoir à ceux qui n'en ont plus ?

Manotti n'écrit pas des romans « parfaits ». Et on peut dire qu'elle s'est nettement améliorée au fil du

temps, les deux derniers étant et de très loin les meilleurs. Certains aspects de son travail sont redondants. On découvre un peu toujours les mêmes personnages de livre en livre. Des flics marrons, des hommes ivres de pouvoir obsédés par leurs propres perversions sexuelles. Des putes aussi qui sont guidées par le goût de l'argente, d'une vie facile, et par une volonté de vengeance contre les hommes en général. De nombreux personnages de ce genre se retrouvent dans les ouvrages de Manotti. Comme se retrouvent aussi de nombreux homosexuels avoués, ou contrariés dont le statut n'est pas toujours très clair : sont-ils pervers ? Sont-ils rongés par la société consumériste ?

De même de livre en livre, la quasi-totalité des personnages boit du cognac ! Ce qui peut donner un côté très français lorsque les livres de Manotti sont traduits pour l'étranger, mais qui borne un peu le propos.

Mais l'ensemble décrit assez bien ce qu'est un monde sans avenir et sans espoir. Un monde où tout un chacun n'a plus comme unique but que l'objectif de ramasser quelques miettes distribuées par la grande machine folle du capitalisme mondialisé.

Michael Connelly disait qu'aujourd'hui il était impossible de témoigner sérieusement de son temps sans glisser quelques cadavres dans le cours de l'histoire. Et c'est bien ce que fait Manotti. Le monde est devenu une vaste affaire criminelle où ceux qui n'en sont pas encore partie prenante sont voués à la disparition et l'oubli. On n'en est plus à se dire que certaines affaires criminelles prospèrent à la périphérie du monde des affaires, mais qu'à l'inverse, notre économie est totalement criminelle. Point de vue qui se révèle de jour en jour de plus en plus juste.

On remarquera enfin que tous ses romans sont décalés par rapport à notre époque, que ce soit lorsqu'elle écrit sur les années quatre-vingt, la racine du mal, ou que ce soit sur la période de la collaboration. Ce n'est pas seulement un parce qu'elle prend la mesure de ce qui s'est passé à la manière des historiens, mais c'est aussi parce qu'elle s'attarde sur des périodes clés, des périodes qui ont marqué un tournant dans notre façon de nous comporter avec le crime.

### ***Sombre sentier, 1995***

C'est le premier roman publié par Dominique

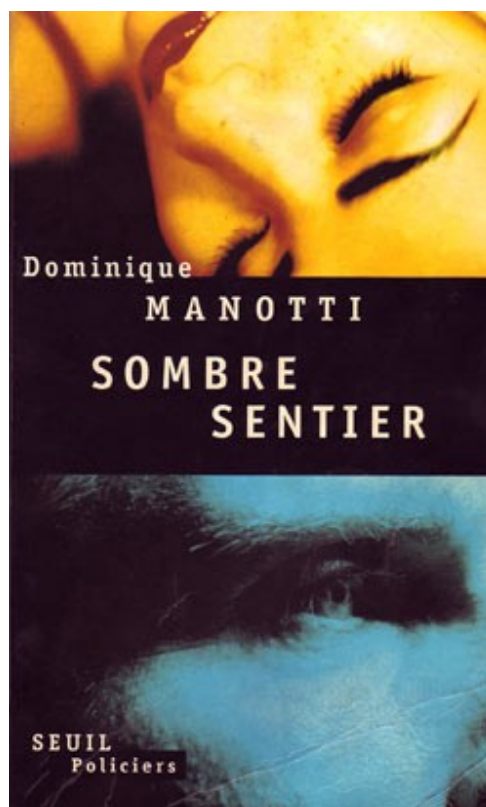
Manotti, et aussi le premier du cycle Daquin qui en comptera trois.

Comme le titre l'indique, l'action de cette fiction se déroule dans le quartier du Sentier, haut lieu de la confection, de la fausse facturation et de l'usage de la main d'œuvre clandestine. Il y mêlera les luttes sociales au trafic de drogue et à la prostitution, comme dans les bons vieux polars gauchistes des années soixante-dix.

D'emblée, Dominique Manotti nous dit que tout est inventé, sauf les coupures de presse qui émaille le récit et qui lui donne une vérité intrinsèque. Bref, tout est inventé, mais tout est vrai !

Bien qu'écrit au milieu des années quatre-vingt dix, cela se passe au début de 1980. Comme si Manotti retrouvait le rôle de l'historienne, mais aussi comme si Manotti voulait dater un changement d'époque : la fin des illusions.

On est prévenu. On y parlera de la main d'œuvre clandestine et des difficultés des sans papiers à survivre dans un univers hostile. Ce sera un roman engagé. Ceux qui n'aiment pas ça doivent passer leur chemin.



Ce premier ouvrage met en scène le commissaire Daquin et d'autres flics comme Romero qui reviendront dans d'autres ouvrages. Le personnage de Daquin est intéressant en soi : d'abord parce qu'il porte le nom d'un cinéaste très engagé, aujourd'hui oublié. Mais ensuite parce qu'il est bisexuel et qu'il entretient des relations plus que troubles avec son indicateur turc. Il a le même comportement que le nazi Bender qui utilise l'agent double Funk Muller et qui en profite aussi pour le baiser dans *Le corps noir*. Cette ambigüité dans le comportement sexuel de Daquin est pour Manotti bien

plus qu'un effet de style, Daquin jouit de sa puissance de policier et s'octroie des droits qui dépassent et de loin ses attributions. Mais on apprendra par la suite, dans l'épisode suivant, que Daquin n'est pas homosexuel par hasard, c'est le résultat d'un viol.

Erreur de débutante ? p. 47 et p. 65, Manotti répète la même scène avec la même phrase : « ... sans lui laisser finir sa phrase, il allonge une gifle... ». Je veux bien qu'on soit dans les années quatre-vingts, mais il ne semble pas que les flics giflaient les témoins à tour de bras, même chez les stupés.

Elle a par ailleurs un gros problème pour faire tenir ensemble à la fois l'escroquerie à l'URSSAF des entreprises du Sentier, le trafic de drogue et le complot d'extrême droite visant à déstabiliser la Turquie. Ce n'est pas tant qu'elle ne s'appuie pas sur une réalité avérée, mais plutôt qu'elle mélange des combines de niveau très différent. Non pas que les combinards n'aient pas la capacité de mêler des affaires de petit et grand niveau, mais c'est seulement que les circuits ne sont pas tout à fait les mêmes.

Mais au-delà de ces difficultés, il y a un vrai talent justement pour rendre à peu près cohérent les différents niveaux de l'affaire. Cela

tient principalement à la conduite de l'enquête. Bien qu'elle soit éclatée entre les différents services, on arrive à en suivre les méandres. C'est le meilleur aspect de l'écriture de Manotti. Bien documenté en ce qui concerne les lieux traversés par l'enquête, il y a un goût avéré pour les redents de la grande ville. On visite assez bien des quartiers de Paris où se mêlent à la fois le luxe et la pauvreté, la vie quotidienne et la corruption à grande échelle. Il y a aussi une approche topographique qui est très intéressante.

Personnellement je suis resté sur quelques insatisfactions. La relation entre les affaires de drogue, de prostitution pédophile et de fausses factures me semble artificielle. Le dénouement qui me paraît précipité et confus, mais aussi l'espèce de jeu avec Ali Ağca, personnage bien réel qui sera arrêté pour la tentative d'assassinat du Pape. Cette « blague » m'apparaît un peu surajoutée. Il y a également la personnalité des flics, à commencer par Daquin lui-même. Est-il bon est-il méchant ? Quel but poursuit-il ? Certes, si on comprend bien que la prostitution pédophile le dégoûte, on ne le voit guère pressé en revanche à vouloir faire le ménage dans la corruption

protégée par des politiciens. Au total il n'apparaît guère comme quelqu'un de très courageux, mais plutôt comme quelqu'un qui prend les devants pour éviter de se compromettre. Son homosexualité affichée étant seulement une petite provocation sans risque à la différence du détective de Joseph Hansen<sup>1</sup> dont manifestement Dominique Manotti s'est inspirée, qui est homosexuel sans complexe et sans arrière pensée.

Au total, même si le livre se lit sans déplaisir, ce n'est pas un grand ouvrage et surtout il ne se détache guère de la problématique courante des romans policiers trotskistes de l'époque. Même si il y a un savoir faire plus important évidemment et aussi un peu plus de travail dans le montage de l'intrigue.

### **A nos chevaux, 1997**

Pour ce second épisode des aventures de Daquin, Manotti a changé d'éditeur. Elle reviendra un peu plus tard au Seuil pour un roman qui n'est pas tout à fait un

<sup>1</sup> Joseph Hansen est le premier auteur de romans noirs à avoir choisi de faire de son héros, détective performant, un homosexuel. C'est seulement pour cette particularité que son nom est souvent avancé dans les anthologies et les dictionnaires de littérature policière. Mais cela reste une œuvre très mineure.

roman policier et qui sera aussi un de ses meilleurs. *A nos chevaux* est probablement le moins bon de la série. Et peut-être que le Seuil n'en a pas voulu pour cette raison.

C'est en quelque sorte l'ouvrage le moins politique et le moins social de Manotti, le plus classique aussi. Bien sûr il y a de nombreuses allusions à la politique. Mais c'est un des rares ouvrages de Manotti où la politique n'est pas ancrée dans le social.



L'histoire, comme son titre l'indique, tourne autour du milieu des courses et des chevaux. Mais ce n'est pas le sujet de l'ouvrage, c'est juste le décor où se nouent tout un

ensemble de pratiques criminelles.

Quel est le sujet ? Il y a une bande d'anciens gauchistes, genre ex-Gauche Prolétarienne, reconvertis dans les coulisses du pouvoir socialiste et qui en abandonnant leurs idéaux se sont laissés aller à se vautrer dans les délices de la corruption et du pouvoir. Mais il y a une justice et ils vont être bien punis.

Entre magouilles immobilières et trafic de drogue, ils vivent dans une forme de sexualité plus que frelatée ou les miettes de pouvoir qu'ils ont récupéré les enivrent. On remarquera au passage que Manotti identifie la fréquentation des travestis à la corruption politique. On retrouvera cette même figure de style dans *Lorraine connection* presque dix ans plus tard.

Curieusement, c'est aussi l'ouvrage le plus « classique » de Manotti dans la mesure où ce qui domine c'est avant tout l'enquête et sa technique. Malgré quelques allusions au passé de Daquin, il aurait été violé à l'âge de 13 ans et ceci expliquerait son homosexualité, la psychologie des caractères ne domine pas.

Alors qu'en retenir ? Essentiellement la progression éclatée de l'enquête. C'est la partie

réussie. Egalement la description des lieux et des personnages qui est assez soignée. Au débit de l'ouvrage, on mettra l'histoire très conventionnelle et la facilité de certaines scènes. Par exemple il est plutôt incongru de faire se rencontrer fortuitement Daquin et l'ami homosexuel d'Agathe. Celui-ci se faisant opportunément assassiné pour mettre des bâtons dans les roues à l'enquête que le commissaire développe. C'est un artefact paresseux. Dans le même ordre d'idée, les tentatives d'étouffement de l'enquête manquent de crédibilité. La façon dont le chef de Daquin l'affronte frontalement sous-estime les méthodes de travail de la police.

Mais tout cela n'est pas le plus grave. Le problème de cet ouvrage est qu'il s'oublie aussitôt qu'il a été lu. Cela vient de son absence de positionnement. Par exemple dans le précédent, l'enquête nous permettait de pénétrer le milieu des travailleurs clandestins. Les lieux visités, les problèmes rencontrés donnaient une vraie épaisseur au roman. Ici rien de tel. Manotti a du mal à rendre crédible le milieu des courses et des magouilles - dopage et trafic en tout genre - qui vont avec.

Quel est le rôle des Italiens ? Sont-ils de la



mafia ? Visent-ils autre chose qu'un peu plus d'argent ? Les manipulations des cours d'action ne sont guère crédibles non plus. Enfin, la façon dont Daquin provoque la mort du sinistre Jubelin apparaît comme peut compréhensible de la part d'un membre de la police. L'artifice est grossier. Même si Daquin présente des côtés assez cynique, on le voit mal couvrir un meurtre, même d'une crapule.

### **Kop, 1998**

Comme son titre l'indique, l'action de ce roman va tourner autour du milieu du foot. C'est le troisième opus relatant les aventures du commissaire Daquin et de ses hommes. Cette fois l'action se passe en 1990. Et le recul de quelques huit années permet à Manotti de se positionner comme une historienne de la période récente.

Ça commence assez mal. Non pas parce qu'il y a un crime, mais parce que Manotti fait des erreurs de chronologie dans son récit. En effet, elle nous dit que Romero qui vient de se faire abattre travaillait avec Daquin depuis plus de dix ans, mais que Lavorel ne faisait équipe avec le commissaire bisexuel que depuis six ans. Or évidemment comme Lavorel

était déjà un personnage de *Sombre sentier*, il travaillait depuis au moins dix ans avec Daquin. Cette confusion est dommage dans ce genre de suites.

Le commissaire Daquin qui veut coincer les commanditaires du meurtre de son inspecteur va rapidement se trouver confronté à Reynaud, genre de Bernard Tapie, qui gère le club de Lisle-sur-Seine avec des méthodes musclées.

Le Football Club de Lisle-sur-Seine est bien entendu fictif. C'est le club d'une ville de la banlieue parisienne qui est en passe de devenir champion de France. Implanté dans une banlieue chaude, il est la création du maire, Reynaud, entrepreneur de travaux publics et politicien qu'on pressent véreux.

Comme on le voit, cette fiction d'un club de banlieue accédant au titre de champion de France n'est pas réaliste. Or, lorsqu'on écrit un ouvrage pour dénoncer la corruption et faire dans la critique sociale, le manque de réalisme ruine rapidement le projet. Situation absurde, car il est impossible à un club de banlieue de grandir assez pour devenir champion de France.



Personnellement, je trouve la description de l'univers footballistique très peu réaliste, même s'il s'appuie sur des histoires bien connues de corruption comme l'affaire l'OM-Valenciennes. Par exemple, vers le premier tiers de l'ouvrage, le goal remplaçant a des états d'âme et raconte à Daquin qu'il a été évincé de son rôle de titulaire parce que Sikorsky avait un physique plus facile à vendre sur le plan médiatique. S'il est assez certain que ce ne sont pas toujours les meilleurs joueurs qui sont sur le devant de la scène, ce n'est tout de même pas comme cela que ça se passe au sein d'une équipe professionnelle.

Je comprends bien que le réalisme d'un roman noir est un réalisme reconstruit, mais il est gênant de donner dans l'à-peu-près tout en donnant l'apparence de la réalité. De nombreux éléments ont été emprunté aux faits divers des années quatre-vingt-dix. Le personnage de Reynaud est directement décalqué de Bernard Tapie. Mais il est plus vulgaire, ce n'est plus un repreneur flamboyant d'affaires en perdition, mais juste un entrepreneur du B.T.P. magouilleur. Pourquoi en faire également un homosexuel manipulé ? Ce personnage qui devrait être clé, devient au fil de l'histoire un personnage secondaire car il n'a pas une dimension psychologique suffisante.

Manotti emprunte également l'idée d'une banque brûlant ses archives à ce qui est arrivé au Crédit Lyonnais. Cette dernière affaire n'a jamais été officiellement solutionnée, mais elle était riche de sous-entendus en ce qui concerne l'honnêteté des banquiers. Mais Manotti la ramène à quelques petites affaires de blanchiment d'argent provenant de la drogue. Certainement parce qu'elle ne s'est pas donné la peine d'approfondir le personnage de Martinon. Derrière la destruction des archives du Crédit Lyonnais, il y avait quelque chose d'encore

beaucoup plus gros certainement, quelque chose qui devait avoir un lien avec les privatisations par exemple et les scandales dans l'immobilier parisien.

Bref il semble que cet ouvrage ait été écrit bien trop vite pour, à partir de bonnes idées, donner autre chose qu'une banale dénonciation gauchisante des magouilles des possédants. Cette trop grande rapidité dans l'écriture lui fait négliger de traiter à fond des caractères plus intéressants. Par exemple, les rapports entre le frère et la sœur Speck ne sont pas approfondis. Or c'est tout de même de là que démarre l'affaire. Le machiavélisme de Martinon apparaît alors comme très artificiel, très artificiel par rapport à l'histoire. Il me semblait pourtant qu'à travers les caractères de Martinon et d'Eric Speck, il y avait matière à approfondir la question du « mal », plutôt que de refermer les motivations des uns et des autres sur la soif du pouvoir et de l'argent.

Le couple Reynaud - Danjou qui manifestement s'inspire du *Mari de Léon* de Frédéric Dard, n'est pas non plus analysé. Quelles sont les motivations de Danjou pour que finalement il décide de trahir son maître ? On n'en saura malheureusement rien.

Tout le long de cette enquête, Daquin manque singulièrement de perspicacité, non seulement il se rend compte qu'il laisse échapper Martinon, mais en outre, il comprend très vite l'importance de Danjou, sans en tirer les conséquences pour son enquête.

Il y a cependant de bonnes choses dans cet ouvrage, et d'abord la façon de mener l'enquête dans la mobilisation des moyens humains et matériels. C'est dans le récit de l'enquête que se révèle tout le talent de Manotti. En effet, il n'est pas très facile de décrire d'une manière minutieuse, sans que le lecteur ne perde le fil, l'éclatement des tâches d'une enquête policière, et ensuite de rendre compte de sa progression. C'est cette description haletante qui fait le succès de ses livres, bien plus que les prétextes factuels d'une dénonciation politique d'une réalité qui est très rabâchée.

### ***Nos fantastiques années fric, 2001***

A partir de ce moment là, Manotti va faire évoluer sa technique romanesque et donc clairement s'améliorer. Elle va du reste mettre un peu plus de temps à construire ses romans.

C'est le moment qu'elle choisit pour se débarrasser

de Daquin qui n'interviendra plus que très marginalement dans cet ouvrage, comme un témoin du passé. Cette évolution est importante. Tans qu'elle se sert de Daquin comme véhicule et porte-parole, elle ne peut pas trop éclater son récit entre les différents points de vue. Or, c'est cela qui va l'intéresser à partir de cet ouvrage.

Elle conserve évidemment ce thème de la corruption et de la dépravation des élites qui nous gouvernent. Sans ménager les hommes de droite, elle va porter ses coups les plus durs aux socialistes. Ce sera encore le cas dans *Lorraine connection*.

Cette fois elle s'en prend directement au président Mitterrand à travers un conseiller plus ou moins occulte qui serait une sorte de mélange plus ou moins habile entre Patrice Pelat et François de Grossouvre. L'idée de départ est un trafic d'armes qui tourne plutôt mal.



Nous sommes à la veille des élections législatives de 1986 qui vont amener la première cohabitation. Des armes doivent être livrées à l'Irak en guerre à l'époque avec la France, gros marchand d'armes, est sensée afficher sa neutralité dans le conflit. Ces armes permettent d'engranger des profits très juteux, mais également elles peuvent servir d'élément de négociation pour obtenir la libération des otages français détenus au Liban. La droite et la gauche se livrent à une lutte sans merci sur cette question pénible. Car si les socialistes obtiennent cette libération, ils limiteront les dégâts sur le plan électoral. On voit combien ce roman va emprunter aux faits divers de l'époque.

La structure du récit est plutôt complexe. On y suit la descente aux enfers de François Bornand, fils de collabo, ancien milicien, reconverti aux valeurs de la gauche, mais aussi père incestueux qui s'adonne aux louches plaisirs de la drogue. A partir de cette description amère de la gauche de gouvernement, il ne faut pas trop compter sur Manotti pour faire quelque concession que ce soit au parti socialiste. Au-delà de ce contexte de corruption généralisée, il y a une guerre acharnée entre les différents services de la police et curieusement, ce sera un flic des RG qui apparaîtra comme le bras de la justice.

Une piste qui n'est pas abordée par Manotti et qui est un peu effleurée c'est que si les affaires de corruption ont éclaté en chaîne dans les années quatre-vingts, ce n'est pas parce que les socialistes étaient plus corrompus que leurs prédécesseurs, mais parce qu'ils ne détenaient pas tous les pouvoirs. On voit d'ailleurs que depuis 2002 la droite a fait le ménage dans les ministères de la justice et de l'intérieur et que de moins en moins d'affaires de corruption n'éclatent au grand jour.

Il y a dans cet ouvrage à la fois les ingrédients d'un thriller et ceux d'un roman

noir. Pour ma part je pense que c'est ici que Manotti a trouvé son véritable style. L'ouvrage est bien meilleur que la série des Daquin. Plus juste dans le ton, plus équilibré aussi. Le talent d'écrivain de Manotti fait le reste. Elle arrive à nous faire suivre sans peine les méandres d'une enquête compliquée et éclatée.

L'ouvrage est excellent dans la capacité qu'il a de mêler fiction et réalité. Quelques petits reproches cependant. Le personnage de Noria Ghozali s'il est juste dans la première partie de l'enquête, il est bien moins compréhensible dans la fin de celle-ci. En effet, on veut bien admettre qu'une petite enquêtrice d'un commissariat de quartier découvre des indices décisifs dans un périple qui rappelle assez *Dernier domicile connu*<sup>1</sup>. Mais il est plus difficile de croire que Macquart<sup>2</sup>, grand ponte des RG, qui se sait engagé dans une enquête difficile sur le plan politique fasse

<sup>1</sup> C'est un ouvrage presque classique de la Série Noire écrit par John Carrick qui s'était spécialisé dans l'illustration des enquêtes de terrain longues et rébarbatives. Il fut porté à l'écran par José Giovanni, et c'est plutôt là que se trouve l'inspiration de Manotti. Il faut dire que c'est un des meilleurs films de José Giovanni.

<sup>2</sup> Le nom même de Macquart renvoie directement à la grande saga qui a donné à Emile Zola sa célébrité bien avant l'affaire Dreyfus..

confiance à cette débutante dont il ne sait pas grand-chose.

Egalement on peut reprocher le portrait stéréotypé de la maquerelle et de ses putes. Mado qui est démarqué de Madame Claude et qu'on retrouvera dans *Lorraine connection*. Mais cela ne doit pas gâcher le plaisir que l'on éprouve à lire cet ouvrage. Les suivants seront encore meilleurs que celui-ci.

### ***Le corps noir, 2004***

Publié au Seuil qui fut le premier éditeur de Manotti, l'ouvrage ne s'inscrit pas dans une continuité. Jusqu'alors Manotti nous avait habitués à cette chronique douloureuse de l'univers de la corruption des années Mitterrand. Ici elle revient en arrière et se penche sur une période fondatrice de ce que sera ensuite la France : la Libération. Mais en même temps, on peut se dire que nous n'en sommes pas si loin. La corruption et le cynisme de nos dirigeants politiques depuis les années quatre-vingts, est-ce que cela ne ressemble-t-il pas à la dépravation de la fin de la collaboration. Jusqu'à cette forme de collaboration inaugurée par Sarkozy dans le débauchage de

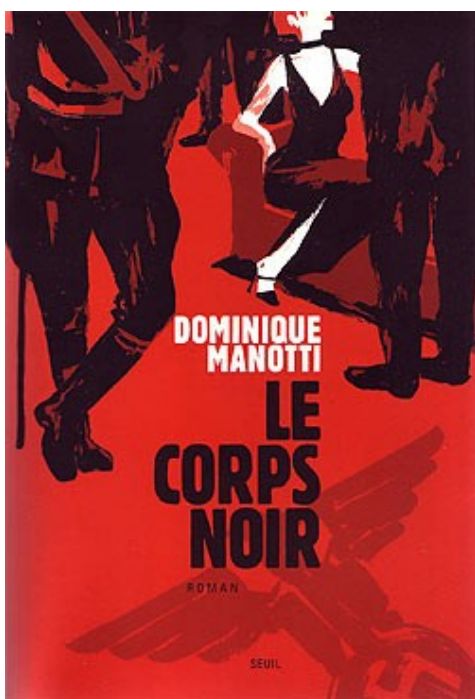
personnalités politiques plus ou moins illustres de la gauche de gouvernement. A cet égard, je conseillerai personnellement à Manotti d'écrire sur le traître Besson qui a tout à fait le profil psychologique non seulement de trahir, mais encore de s'adonner aux joies de la délation.

C'est un roman qui pour moi a beaucoup de qualités, la première étant probablement de bien faire sentir comment certains Français ont pu se vautrer jusqu'au dégoût dans la collaboration.

L'action se situe à Paris entre le débarquement allié et la Libération effective de Paris. C'est donc dans une atmosphère crépusculaire que chacun cherche à sauver sa peau. Dominique Manotti est cependant trop avertie pour jouer ce jeu contemporain qui consiste à faire semblant de croire que tous les Français ont été des collabos, et que finalement toutes les positions se valaient.

Elle montre avec minutie combien les collabos étaient à la fois mus par l'amour de l'or et la volonté de nuire. Curieusement ce sont des choses dont plus personne ne veut entendre parler aujourd'hui. Cette manière lâche de fréquenter les salons nazis pour obtenir des bandes et des prébendes, fut

une attitude généralisée parmi l'élite, qu'elle soit artistique comme Cocteau ou autre canaille littéraire, bourgeoise comme ces patrons qui avaient choisi « plutôt Hitler que le Front Populaire, ou encore politique, la clique à Laval.



La compromission n'en était pas moins dégoûtante dans les milieux du cinéma. Manotti prend le contrepied complet de ce qui se dit volontiers aujourd'hui sur cette période : à savoir que les choix n'étaient pas simples à faire, que des résistants il y en a eu très peu, et aussi que par contrecoup l'épuration a été bien trop féroce, qu'elle s'est plutôt exercée contre des innocents, ou à tout le moins contre ceux qui étaient pris

dans un engrenage fatal, une situation qui les dépassait<sup>1</sup>.

L'implication du patronat français dans la collaboration active est très bien rendue. C'est en effet cette compromission qui ensuite expliquera pourquoi les dirigeants d'entreprises ont accepté finalement après la Libération un modèle économique et social plus redistributif : ils n'avaient plus la capacité politique et morale de s'y opposer, étant passé dans le camp des vaincus.

De même on comprend en lisant cet ouvrage comment la collaboration a ouvert la porte à l'imbécilité : voir le rôle des criminels plutôt bas de gamme dans le maintien de l'ordre nazi. Et même encore ce truand, Deslauriers, qui en jouant se rôle sinistre, va se découvrir des vellétés de culture en lisant l'immonde Céline.

La collaboration est une époque formidable, dans la mesure où c'est un révélateur de caractère implacable. Le modèle reposait sur une collusion étroite entre les milieux d'affaire, les politiques et la criminalité. Comme aujourd'hui si on peut dire où dans certains pays on n'hésite pas à porter au pouvoir des chefs de bande

<sup>1</sup> Je pense à la façon vulgaire dont on rie encore des réparties d'Arletty à propos de ses relations avec les Allemands.

mafieux en toute connaissance de cause !! Mais notre époque n'est-elle pas elle aussi imprégnée de cette atmosphère de fin du monde ?

Le roman de Manotti est extrêmement bien documenté, et pour renforcer le réalisme de son histoire, elle entrecoupe ses chapitres de précisions sur la progression militaire des alliés. On y croise aussi bien Abel Danos que Lafont et Bony, piliers de la Carlingue, ou encore des canailles artistiques comme Jean Marais et son petit copain Jean Cocteau, Henri-Georges Clouzot qui partouze avec les hauts gardés allemands. Les personnages de fiction se mélangent à la réalité. Un parfum de cruauté et de sexualité dépravée domine l'ensemble.

On l'a compris, ce qui est décisif dans cet ouvrage ce sont les caractères à l'épreuve d'une période troublée. Pour autant il y a une histoire, celle d'un agent de la Résistance infiltré dans les services de la Brigade Mondaine. Contrairement aux apparences, il ne maîtrise jamais le jeu, et in fine, il perdra la partie contre Bourseul, grand patron du textile, qui a fait fortune dans la collaboration, mais qui aura l'intelligence de changer de camp in extremis. Son chapeau haut de forme, sa

fréquentation des champs de course font penser à Boussac qui après la guerre devint aussi un ponte de la presse de droite.

Bien sûr dans ce roman beaucoup de choses sont connus et semblent recouper des images de films. Je pense à *Paris brûle-t-il ?* de René Clément, et plus particulièrement à la scène où de jeunes étudiants se font livrer aux Allemands qui les exécutent sans autre forme de procès. Ou encore, dans le même film, le rôle important donné au consul de Suède et qu'on retrouve ici. Mais ce qui importe c'est la mise en perspective. Il y a cette volonté chez Manotti de « rendre la honte plus honteuse en la livrant à la publicité » comme dirait Marx !

Cependant, même si Manotti a un point de vue très clair sur ce que fut cette sinistre période, elle n'en méconnaît pas moins l'ambigüité. Et pas seulement en ce qui concerne Dora, à la fois maîtresse de l'officier Braun et indicateur de la Résistance. Dora est représentative de la fragilité de la position des femmes dans une société livrée encore plus que de coutume à la violence. Elle mourra tragiquement assassinée par sa propre fille qui n'aura guère compris ce qu'elle était. L'ambigüité est aussi



bien dans la position, plus que dans l'attitude, de Domecq, et encore dans le rôle que les Américains entendent jouer après la chute du régime nazi. Le portrait de l'agent double autrichien et américain est étonnant.

Le jeu sur ces nuances montre qu'à l'évidence Manotti est bien plus qu'une historienne qui rend compte d'une réalité sociale et politique particulièrement violente. C'est tout le talent d'un romancier que de cerner justement ces zones d'incertitudes dans les interstices de la vie.

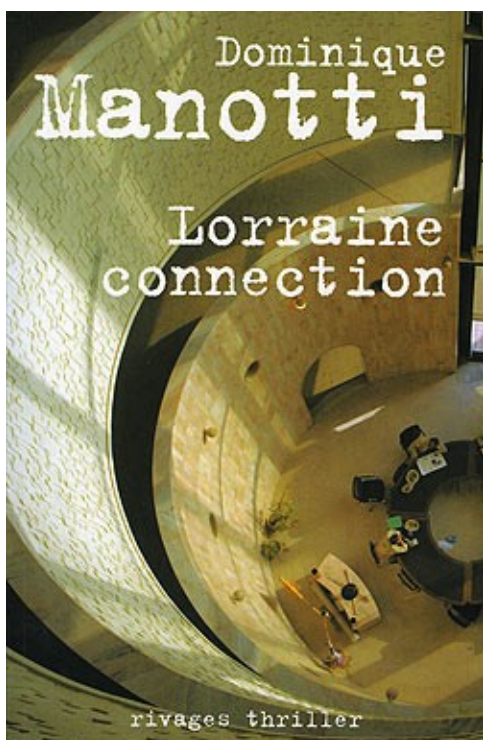
En conclusion c'est un excellent ouvrage, peut-être le meilleur qu'elle ait produit, écrit crûment, même si on peut regretter une fin hâtive et convenue.

### ***Lorraine connection, 2006***

Pour moi c'est le meilleur ouvrage que Dominique Manotti ait produit jusqu'ici. Et de loin. Probablement cela tient à sa capacité à mêler cette fois la réflexion sur la condition ouvrière, la décomposition de cette classe ouvrière, et le contraste de la corruption comme un univers à part. Deux mondes qui ne peuvent de croiser et se comprendre. Conscience de classe, merci bien, ça n'existe plus, si ça n'a jamais existé. L'idée

même qu'on pouvait se faire du travail dans les temps anciens, c'est-à-dire avant Mitterrand, appartient à des temps plus que révolus.

On pourrait d'ailleurs dire que le cœur du récit oppose des canailles avides d'argent et de pouvoir à des pauvres cons illettrés qui ne comprennent guère ce qui leur arrive et qui sont totalement manipulés. Il y a là un constat : l'idée de conscience de classe n'a plus de sens. Le syndicaliste est complètement à côté de la plaque, et les ouvriers ne réagissent qu'aux stimuli monétaires. Au début de l'ouvrage, ils ne se mettent en grève, non pas par solidarité avec l'ouvrière qu'un DRH idiot veut licencier, mais dès lors qu'ils comprennent que les primes promises ne seront pas versées.



Plus haut, j'ai fait le rapprochement entre Manotti et Roger Vailland. Ce rapprochement s'il est assez clair en ce qui concerne *Le corps noir* est encore plus évident ici. A commencer par la description de l'accident qui va mettre le feu aux poudres, c'est le cas de le dire, et qui renvoie à celui de 325 000 francs et le portrait de Rolande Lepetit qui rappelle celui de la militante communiste de *Beau Masque*: Pierrette. Comme dans ce dernier ouvrage, l'usine est soumise à des réalités extérieures, ce n'est plus un rachat par les Américains qui risque de poser problème, mais la lutte entre deux grands groupes français, Alcatel et Lagardère, qui vont se servir

du secteur multimédia de Thomson pour mettre la main sur le secteur de l'armement. Il y a aussi un ancrage particulièrement réussi au terroir, on sent presque l'odeur de la province française. La description du fonctionnement du DRH renseigne également sur ce qu'est la recherche du pouvoir: une manière de jouir des personnes qu'on contraint dans leur dignité.

On se souvient que la privatisation de Thomson avait engendré une longue lutte intestine, et aussi des grèves à répétition en Lorraine, grèves qui avaient ému l'opinion et contraint le gouvernement et le ministre de l'économie de l'époque, Alain Juppé, à reculer sur sa volonté de céder Thomson à Daewoo pour un franc symbolique. Le segment multimédia de Thomson avait été ensuite vendu par Bérégovoy, alternance oblige, pour plusieurs centaines de millions de francs. Ce qui paraît un peu plus sérieux. Manotti a une autre interprétation, la privatisation du secteur multimédia de Thomson n'a été en fait qu'un prétexte dans la lutte entre Alcatel et Matra pour s'approprier le segment armement de Thomson.

La description de la corruption du grand patronat, le jeu qui consiste à mettre la main sur des subventions

publiques au nom de l'emploi, ou de la restructuration des territoires, tout cela est excellent et rapproche clairement le monde de l'entreprise et celui de la criminalité. Jusqu'aux collectivités locales et à la Commission européenne qui se mêlent de distribuer des subventions pour faire croire que le travail repart et que les territoires en déshérence retrouvent une nouvelle vie. Les meurtres interviendront dans la foulée comme quelque chose de logique et d'inéluctable.

Dans l'écriture proprement dite, Manotti a franchi un palier. Il y a trois groupes de grands magouilleurs : le groupe Daewoo qui est géré par des incapables qui ne sont là que pour piller les subventions et l'entreprise, le groupe Alcatel, mauvais perdant de la privatisation qui met en place une machination destinée à faire pièce aux ambitions du troisième crocodile, le groupe Lagardère qui croit avoir partie gagnée dès lors qu'il a obtenu, au prix d'une tricherie flagrante, la firme convoitée.

Un cran en dessous, il y a les hommes de main, les instruments, ceux qui mettent la main dans le cambouis et qui prennent tous les risques. Mercenaires à la retraite, anciens flics

corrompus, ou encore hauts cadres dirigeants qui espèrent ainsi accéder à une promotion. Petits rapaces de l'encadrement coréen également à la manœuvre. Un autre étage en dessous, il y a le bas peuple. Celui qui subit toutes les violences. Mauvaises conditions de travail et de vie, conscience de classe lâche, travaillé par la lâcheté et l'ennui d'exister.

Ces éléments tiennent remarquablement ensemble par les mouvements d'une sorte de détective privé, sans conscience, ni illusion, Montoya. C'est lui le véritable fil conducteur du récit. Lui qui lui donne un sens. Dans cette tragi-comédie, il serait bien difficile de trouver un personnage positif.

C'est bien parce qu'il y a de l'action, des explosions, des meurtres et des filatures, du chantage et des escroqueries que le roman reste intéressant. Sinon, ce ne serait qu'un essai sur la décomposition de l'économie postindustrielle et mondialisée. Et bien sur l'introduction de toute cette violence fabriquée par les mécanismes de la marchandise, révèle les caractères. Car c'est bien ça que décrit indéfiniment le roman noir : des caractères confrontés à des situations tendues ou extrêmes.

## **Bibliographie**

*Sombre sentier*, Le seuil,  
1995

*A nos chevaux*, Rivages,  
1997

*Kop* ; Rivages, 1998

*Nos fantastiques années fric*,  
Rivages, 2001

*Le corps noir*, Le seuil, 2004

*Lorraine connection*, Rivage,  
2006